la violence dans le monde actuel

jean onimus

Réflexions sur la Violence

La violence porte un défi à la civilisation. L'une élève l'homme au-dessus de l'état de nature, l'autre le fait régresser au niveau de l'instinct ; l'une s'efforce d'organiser rationnellement les relations internationales, économiques, sociales, l'autre fait appel à la force brutale ; l'une libère, l'autre aliène.

La violence est un objet de scandale à notre époque, au moment où notre maîtrise sur les phénomènes, où les progrès de la lucidité et de la science, où la conscience des valeurs et le respect de la vie paraissaient s'affirmer dans tous les domaines. Sa présence nous rejette vers un passé que nous pensions définitivement forclos, elle fait de nous des survivants d'un autre âge.

C'est, paradoxalement, au cours des trente dernières années que la violence s'est déchaînée sous des formes particulièrement odieuses, atteignant un degré de cynisme et de raffinement digne des âges les plus cruels de l'Histoire. Tortures, génocides scientifiquement organisés, persécutions de toute espèce, déplacements forcés et massifs de populations, écrasement par les puissants de peuples ou d'hommes sans défense, réveils du terrorisme sous ses formes les plus inhumaines, enfin menace atomique et tout ce qu'on appelle l'équilibre de la terreur : la violence monte comme une marée à l'horizon de l'avenir, elle fait peser sur l'euphorie du progrès l'angoisse de la régression, voire d'une destruction totale. Bien mieux, les techniques elles-mêmes en se développant ont fait apparaître des formes nouvelles de brutalités physiques et morales : viol des consciences, lavage des cerveaux, manipulation des esprits, pressions de toutes sortes qui constituent une gigantesque entreprise d'aliénation et de profanation des libertés. Quand on songe aux tensions politiques, écono-

miques, raciales, sociales qui s'exaspèrent sur une planète désormais consciente d'elle-même et pour ainsi dire rétrécie par cette conscience même, quand on considère d'autre part la variété et la puissance des moyens de conquête et de coercition dont la science a doté les hommes, on se demande avec angoisse si le cercle de la violence n'est pas définitivement clos et si le recours à la conscience universelle sera jamais capable de le briser.

Ces violences chaudes, brutales, évidentes ne sont pas les seules. Plus dangereuses, car moins visibles, sont les entreprises sournoises de dressage et de conditionnement qui, sous des apparences de douceur et en jouant habilement avec les motivations, tendent à enfermer les gens dans d'invisibles réseaux. L'individu, non averti, déconcerté par la complexité des situations, accablé par les sollicitations, attaqué simultanément dans ce qu'il a de plus bas et de plus élevé, dans son idéalisme comme dans ses instincts, n'est plus qu'un jouet passif d'autant plus brimé qu'il se croit plus libre. Cette forme intériorisée de la violence n'est presque pas sensible ; elle aliène bien plus profondément puisqu'elle surprend les consciences hors de leurs gardes et s'empare de leur bonne volonté. Il faut pour se prémunir contre elle une extrême vigilance et une sorte de défiance permanente qui ne sauraient être le fait de la plupart. Là réside sans doute pour le proche avenir la plus inquiétante menace : contre les manifestations ouvertes de la violence la réaction s'impose d'elle-même, mais la violence feutrée s'installe avec la connivence de ses victimes : on ne la décèle qu'aux avantages qu'elle apporte à ceux qui s'en servent.

***

Si l'on veut que l'humanisme — avec son vocabulaire apparemment désuet (liberté, justice, esprit critique, respect de l'homme, engagement volontaire, sens des responsabilités, etc.) — cesse d'être une illusion, voire un paravent et, pour certains, le plus subtil moyen d'avilissement à des fins intéres-

sées, il faut que les hommes prennent une claire et pleine conscience des agressions dont eux-mêmes ou leurs semblables, fussent-ils dans un autre hémisphère, sont chaque jour les victimes. Le remède aux violences quelles qu'elles soient ne peut être que dans la protestation indignée, l'action persévérante, la résistance passive ou active, le refus courageux et, s'il le faut, la révolte. Mais la révolte — qui est la plus élémentaire manifestation de la conscience — suppose que l'on soit averti et que l'on se sente responsable : c'est par un progrès de l'information, c'est en forçant les yeux à s'ouvrir et à regarder, c'est en secouant les indifférents ou les résignés, en éveillant chez tous la conscience du péril, que l'on a quelque chance de faire reculer ou même échouer les entreprises d'asservissement. Celles-ci ne peuvent être retenues que par la vigilance de tous, la réprobation unanime et l'action collectivement organisée. Cet appel à la conscience universelle, c'est la lourde tâche mais le devoir absolu des gens informés de le faire entendre. Sur eux pèse une responsabilité primordiale. Au moment où des valeurs fondamentales que la civilisation a eu tant de peine à instaurer au long des siècles sont en péril, ceux qui savent n'ont pas le droit de se taire. La civilisation humaine ne peut être sauvée que par la volonté humaine, mais cette volonté a d'abord besoin d'être éclairée. A la violence il n'y a qu'un antidote et ce n'est pas la violence antagoniste — ce remède désespéré — c'est l'intelligence, la parfaite compréhension des situations, des risques encourus et des remèdes rationnels ou raisonnables. Nous croyons pour notre part à la victoire finale de l'intelligence sur la brute — fût-elle savante — qui sommeille en nous. Il ne faut pas se lasser d'avertir, de sensibiliser, de nourrir les intelligences. C'est à ce prix que le cancer de la violence desserrera son emprise et c'est dans l'espoir de contribuer si peu que ce soit à cette délivrance que nous publions ce livre.

Jean ONIMUS

Tensions et distorsions dans l'humanisme contemporain

L'humanisme, c'est l'homme en train de s'engendrer lui-même, en train de se faire être. Cet effort s'est poursuivi à travers des millénaires, allant toujours dans le même sens, vers plus de conscience, plus de lucidité, plus d'existence réfléchie. Mais un tel progrès ne s'est pas réalisé de façon homogène : il y a toujours eu des fractures, des distorsions. Actuellement, on peut apercevoir une sorte de clivage que je considère, pour ma part, comme capital et qui est peut-être la source de toutes les formes matérielles et spirituelles de la violence physique et morale en notre temps : je veux parler d'une divergence croissante entre la *culture* et la *civilisation*.

J'entends par « culture » toutes les manifestations de la conscience créatrice, c'est-à-dire les arts, tous les arts, peinture, sculpture, cinéma, les lettres, les mythes, les religions, les mystiques, c'est-à-dire tout ce qui porte sur l'irréel, sur le possible, sur le désiré, et qui est, psychologiquement, la réalité la plus profonde en nous, l'expression vitale des consciences.

Et j'entends, par contre, par « civilisation » le savoir appliqué, les conduites que la science conditionne, les structures de la vie sociale qui en résultent : bref, la réalité pratique telle que nous l'impose à chaque moment l'état de nos connaissances et de nos techniques.

Normalement, ces deux formes de la vie sont articulées l'une sur l'autre : la civilisation est la donnée de base, et la culture est chargée de l'exprimer ; elle est la réaction des consciences devant le réel, devant la civilisation. Celle-ci se reflète dans la culture ou en est issue, elle y prend, pour ainsi dire, conscience d'elle-même.

Imaginons une civilisation privée de culture : ce serait une civilisation d'insectes, une civilisation peut-être impeccablement conditionnée, et même victorieuse apparemment, mais,

n'étant pas intériorisée par la culture, elle ne serait pas réfléchie, elle serait incapable de se regarder elle-même.

Et l'on peut imaginer aussi une culture qui aurait rompu avec le pédoncule qui la porte, c'est-à-dire la civilisation : alors, ce serait tour à tour un pur jeu d'artistes ou d'esthètes — on en a vu —, une activité gratuite et finalement morbide ; ou bien alors une tradition sclérosée, héritage d'une civilisation antérieure et sans rapport avec la vie de son temps.

Les civilisations heureuses, c'est-à-dire harmonieuses, ont toujours eu une culture capable de les prolonger et de les célébrer ; il y a eu ainsi, à travers l'histoire de l'humanité, des harmonies totales, plénières. La violence — qui a toujours existé, certes — y était comme étouffée, ou, en tout cas, surmontée par un accord supérieur. Il y avait une référence — qu'elle soit raison, ordre, nature, ou bien grâce, providence, sainteté — il y avait une référence dont la lumière surplombait les pires manifestations de la violence. L'individu s'achevait sans rupture dans la culture que lui offrait son siècle : il y avait osmose entre la culture et la civilisation.

La culture est, en effet, chargée d'imprégner d'humanité, d'attendrir, d'adoucir ce que la civilisation a toujours, en profondeur, de brutal et d'inhumain.

Il y avait ainsi, au temps de l'harmonie entre culture et civilisation, une proportion entre ces deux formes de la vie. La ville, l'outil, le travail, l'habitation étaient à l'image de l'art, des sentiments, de la religion, du monde imaginaire. Et réciproquement, on n'avait pas, pour passer du monde de la culture au monde de la civilisation, à changer de vision. On était le même selon que l'on vivait ou que l'on exprimait ce que l'on vivait. Dans ces circonstances les hommes pouvaient vivre quotidiennement la sagesse, dans la mesure où ce mot de sagesse désigne un équilibre entre les diverses activités et exigences de l'être humain. L'homme éprouvait, en somme, sa propre consistance, il ne se sentait pas distordu, disproportionné, il croyait à sa nature, il se situait dans l'univers et pouvait s'y déployer heureusement au niveau qu'il croyait être le sien.

Or, que se passe-t-il chez nous et particulièrement en Occident ? On y voit naître une violence toute particulière résultant de la croissance de ce qu'on pourrait appeler l'angle de déclinaison entre la culture et la civilisation. Ce sont désormais deux forces qui s'opposent : une situation d'écartèlement génératrice de violence intérieure qui nous rend tous obscurément malades et instables.

***

Mon analyse sera très simple. Elle va consister à examiner successivement *civilisation* et *culture*.

Civilisation d'abord. J'observerai que notre efficacité, notre puissance sur la nature, viennent de ce que nous avons consenti à nous soumettre — à soumettre, du moins, nos désirs spontanés — aux lois du monde objectif.

Notre civilisation est la conséquence d'une lente et difficile conquête qu'on appelle l'objectivité : il s'agissait d'apprendre à obéir pour être ensuite capables de commander. C'est la base de toute science, de toute action utile et efficace.

Je n'ai pas l'intention, bien entendu, de discuter de la nécessité ou de la valeur intrinsèque de l'objectivité ! Mais je voudrais — « objectivement » — montrer les conséquences de cette entreprise sur l'être humain pris dans son ensemble.

Je constate que l'objectivité a cinq caractères au moins qui risquent de devenir extrêmement traumatisants.

1. D'abord, l'objectivité impose une sorte d'ascèse mutilante, à la longue, pour les esprits. Nous imposons à nos enfants, dès les bancs de l'école, et pour leur bien, naturellement, de renoncer aux fabulations, aux facilités des rêves et aux compensations qu'ils apportent, au charme des analogies, des images, etc. Nous leur imposons des vues claires et distinctes, — et ils prennent l'habitude de se les imposer à eux-mêmes — des méthodes cohérentes et rigoureuses qui vont leur permettre de se diriger utilement et efficacement dans l'existence.

L'objectivité a pour effet psychologique de nous projeter entièrement au-dehors. A la limite, nous n'avons plus le droit

de vivre librement à l'intérieur de nous-mêmes, de fermer les yeux. Il s'agit d'un véritable essorement de l'être intérieur, d'une élimination de l'attention à soi, d'une entreprise de « divertissement » dans le sens pascalien. Nous finissons (sans nous en rendre compte d'ailleurs) par devenir souvent incapables de prendre pied à l'intérieur de nous-mêmes. Dans le domaine le plus concret qui soit, le domaine du sentiment, par lequel nous existons concrètement, nous ne communiquons plus qu'avec des abstractions et par le truchement d'abstractions.

Or, je le dis fortement : l'abstrait, cela n'existe pas. L'abstrait, c'est toujours un point de vue.

2. Un second caractère de cette civilisation objectivisante — et ce second caractère est la conséquence du premier — c'est l'habitude prise de tout traiter en objet. Or, qu'est-ce qu'un objet ? C'est un nœud de relations abstraites, résultat de causes plus ou moins identifiables, qu'on peut nommer, mais jamais d'un nom propre, toujours d'un nom commun. Rien de moins présent, rien de plus superficiel, rien de plus opaque à l'esprit qu'un objet !

René Huyghe, dans son livre sur *L'Art et l'Ame,* écrit : « Dans la lumière, tout est objet. Mot impitoyable : *objacet :* ce qui se présente en face de moi, hors de moi, distinct de moi, ce que je ne puis voir qu'en me séparant, qu'en l'affrontant. » Et il ajoute avec profondeur : « L'Occident sait bien de quelle faim il paie le goût de la clarté, qui offre tout et ne livre rien, car elle n'éclaire qu'en se réfléchissant sur la surface. » Le monde que nous envisageons est devenu, pour ainsi dire, impossible à intérioriser. Et quand René Huyghe parle de faim, c'est évidemment d'une faim spirituelle : le désir de pénétrer dans les choses, dans l'intimité des choses, de les contempler, de les rencontrer, de faire, avec les choses, des présences vivantes.

Nous avons tellement pris l'habitude d'objectiviser que nous en sommes arrivés à traiter à son tour l'homme en objet. Les sciences humaines sont efficaces, et elles doivent leur

efficacité et leur valeur scientifique à cette qualité, précisément, d'être objectives, et par conséquent dures, et, à la limite, inhumaines. Elles manipulent des groupes. Les liens entre les hommes ne sont plus attendris par la culture : ce sont des liens objectifs. La reconnaissance de l'homme par l'homme, dont nous rêvons tant, semble, dans ce monde objectivisé, s'éloigner de plus en plus de nous ; nous n'avons plus affaire à des personnes, nous n'avons plus affaire, trop souvent, qu'à des fonctions, c'est-à-dire à des hommes abstraits.

Or, l'individu se résigne mal à n'être qu'un rouage. Et je pense avoir mis en lumière, ici, une violence essentielle, obscurément ressentie, et d'autant plus désespérante qu'on la devine inscrite dans l'économie même du progrès. Il est impossible d'y échapper car elle est la structure de la civilisation et celle-ci ne fonctionne qu'à cette condition. D'où solitude des individus livrés à la brutalité des techniques, à la fois grégaires et solitaires, comme le montrait récemment Riesman dans son livre sur *la Foule Solitaire*.

3. Un troisième aspect de cette tendance objectivisante de la civilisation, c'est le primat donné à l'utile et à l'efficace. L'utile est dans la nature profonde de l'objet. L'on n'isole un objet que parce qu'il est utile, et l'on pourrait même dire qu'il n'apparaît aux yeux que dans la mesure où il est utile. Or je voudrais évoquer les conséquences violentes et presque terrorisantes que peut avoir ce principe de l'utile. On pourrait distinguer deux utilités, l'utilité immédiate et l'utilité lointaine et permanente. Trop souvent, l'utilité à courte vue, l'utilité immédiate s'avère destructrice des valeurs lointaines, qui, elles, sont d'une utilité essentielle. Ne sommes-nous pas, à chaque instant, victimes des errements tragiques de l'utilité à courte vue ?

4. Un autre aspect encore de cette civilisation objectivisante c'est ce que je me permets d'appeler, pour aller vite, l'esprit de séparation. Il y aurait beaucoup de choses à dire là-dessus ! C'est un grand sujet. L'Occident a la rage de

séparer pour abstraire. Il discerne afin d'y voir clair, d'être précis ; il distingue en vue d'agir. Loin de moi la pensée de mettre en question la nécessité de l'esprit d'analyse : une fois de plus, je n'en fais pas le procès en soi, je voudrais seulement en montrer les conséquences psychologiques et morales.

Cet esprit de discernement entraîne à une triple forme de séparation : une séparation d'avec soi-même, d'avec les autres et d'avec le monde.

Je parlais tout à l'heure de cet homme moderne entièrement « diverti », arraché à son intériorité, comme fasciné par le dehors : c'est là une expérience que nous pouvons faire chaque jour. On pourrait montrer aussi, dans notre société, la difficulté de la communication authentique. Certes on essaie de multiplier les dialogues, les colloques, mais cela dépasse-t-il le niveau des abstractions et de la confrontation des idéologies ? Enfin, il y a la séparation d'avec le monde, et c'est peut-être la plus grave, une séparation d'avec la nature qui était notre matrice et qui nous portait en elle, dans laquelle nous vivions quant à l'imaginaire et quant à la sensibilité.

Or, nous avons cessé, faute de temps, faute d'habitude, faute de poésie au sens large du terme, nous avons cessé de contempler. Contempler, c'est l'art de pénétrer dans l'intimité des choses, c'est avoir le goût d'entrer en contact avec la merveille, d'interroger les petites choses. Toute chose vue dans sa singularité n'est-elle pas merveille ? Mais nous ne rencontrons plus les choses, jamais, dans leur singularité. La nature a été réduite au silence parce qu'elle n'est plus peuplée que d'objets. Elle-même, alors, nous abandonne et nous ignore dans la mesure où nous avons cessé de lui parler. Et l'homme, au point culminant de la civilisation, se découvre étranger dans un univers qui l'ignore.

5. Si au moins la connaissance que nous avons des secrets de la nature et la puissance qui en résulte pouvaient nous aider à nous affirmer et à proclamer notre victoire sur le cos-

mos ! Mais, paradoxalement, à l'époque des cosmonautes, la pensée humaine est en train de secréter, à son aile marchante, une étrange philosophie, une philosophie qui affiche ostensiblement le titre d'antihumanisme. Parce que la science débouche sur de l'abstrait, il arrive un moment où le concept, en imposant son efficacité, élimine le sujet qui le pensait : il se suffit à lui-même ; la structure règne, elle n'a nul besoin du concret, elle n'a pas besoin des personnes, des sujets pensants, des subjectivités qui ne sont qu'illusions. Les structures n'ont pas besoin des hommes ! Elles commandent à la réalité. J'irai plus loin : elles sont l'ultime réalité connaissable. Elles nous surplombent, elles nous écrasent, elles nous enserrent dans leur réseau, et, lentement, on peut dire qu'elles nous vident de ce que nous croyions être le plus personnel en nous, ce qui était nôtre par excellence.

Et c'est ainsi que meurt lentement sous nos yeux la métaphysique, c'est-à-dire le regard que l'esprit jette sur l'esprit, cette « science du concret par excellence », comme disait Péguy. Sartre est peut-être notre dernier métaphysicien : de Valéry au structuralisme, de Lévi-Strauss à Lacan, à Althusser, à Michel Foucault, on voit s'effacer la personne, le sujet, celui qui perçoit son existence et sa destinée de l'intérieur, et c'est d'une mort de l'homme que parle, en termes inquiétants, Michel Foucault dans les dernières pages de son livre sur *Les Mots et les Choses*.

Ainsi, au point extrême de son développement logique, l'humanisme conquérant semble supprimer l'être même qui a suscité son progrès, qui l'a engendré.

***

Je voudrais maintenant, en face des champs de force de la civilisation, présenter ceux de la culture.

La culture, comme je le disais en commençant, c'est la manifestation de la conscience, c'est la manifestation des *sujets*, c'est-à-dire de tout ce que la civilisation tend à opprimer.

On peut donc prévoir — et c'est ce qui se produit en effet —

que la culture se trouve en état de sécession et de révolte par rapport à la civilisation.

Mais n'allons pas trop vite. Il convient d'abord de distinguer deux sortes de cultures.

Il y a actuellement, en Occident, une culture traditionnelle, officielle, certainement vieillie et probablement inefficace. C'est la culture qu'avait secrétée jadis une civilisation harmonieuse qui est déjà très loin de nous, une civilisation profondément différente de la nôtre, greffée sur le monde greco-latin. C'est cette culture que nous continuons à enseigner dans nos lycées et dans nos facultés. Et je crains que cette culture ne soit mal ajustée au monde contemporain. C'est une culture dont les valeurs sont, le plus souvent, concrètement inapplicables. Il en résulte ce phénomène que l'école se situe hors de la vie et que les enfants prennent l'habitude de considérer que tout ce qui s'y dit n'a aucune portée dans la réalité.

C'est que la leçon de nos aïeux est terriblement désuète dans le monde qui se crée sous nos yeux. Les mœurs ont changé, toutes les relations humaines, les relations entre les hommes et les femmes, entre les filles et les garçons, entre les parents et les enfants. Les vices et les vertus ont des points d'application différents ; l'amour même, si je puis dire, est en pleine métamorphose. Alors, une telle culture n'est qu'une survivance scolaire, ou mondaine, très artificielle, une sorte de protocole qui n'embraye plus, qui ne prend plus sur la vie. On ne s'étonnera pas que la jeunesse se montre, à son égard, rétive, défiante, close.

Ce que je viens de dire de cette culture pourrait être dit aussi des religions dans leur ensemble. Elles sont traditionnelles, inadaptées par conséquent. Leur visage est entièrement tourné vers une autre époque, vers une sensibilité disparue. Ce sont là des discordances tragiques — et je prends le mot « tragique » dans son sens technique, car nous nous trouvons véritablement en présence d'une impasse : la culture officielle patine à la surface de la réalité humaine, elle tourne à vide.

En face, il y a la culture vivante. La culture vivante, est, par

hypothèse - je l'ai dit tout à l'heure en définissant la culture - l'expression spontanée de l'homme de notre temps. Eh bien, cette expression est diamétralement opposée à la fois à la culture traditionnelle et à la civilisation contemporaine. Et c'est là, je crois, le phénomène majeur de notre temps, un phénomène qui me paraît unique dans l'histoire : une révolte des consciences — s'il est vrai que la culture soit conscience — une révolte des consciences contre les conditions que leur impose la raison technicienne.

Cette culture a un aspect négatif et un aspect positif.

Aspect négatif ? il est trop évident ! Notre culture est née de la colère, elle est née du refus d'un certain ordre qui est considéré par elle comme un désordre. Il est facile de montrer comment la révolte des poètes, sous une forme d'abord romantique de mélancolie, a pris peu à peu la tonalité de la vocifération, de la rage, du ricanement, à travers le XIXe siècle et jusqu'à nos jours. Si notre temps présente une face lumineuse qui est celle de l'homme conquérant du cosmos, il a aussi son revers d'ombre et de désespoir qui s'exprime à travers les créations de nos arts et de nos lettres.

Les poètes ont été les premiers, mais les artistes ont suivi, et, à partir du début de ce siècle, ils se sont considérés, se sont situés orgueilleusement au nombre des maudits, des parias, des êtres en marge qui ont fait sécession. La violence, ainsi, est devenue l'instrument de la culture, alors qu'autrefois c'était — n'est-il pas vrai ? — l'harmonie. Un lyrisme inconnu s'est fait jour, lyrisme de la rage, et le rire des poètes — Henri Michaux, Queneau, etc. — fait écho au rire du théâtre de l'absurde, rire grinçant, angoissant, terrorisant.

Il ne faut pas mépriser d'un haussement d'épaules le témoignage des artistes. Les artistes pèsent aussi lourd que les cosmonautes ! les artistes existent même peut-être plus qu'eux, car c'est dans l'art que se manifeste l'existence, et si les artistes créent, c'est justement parce que leur existence est en eux tellement lancinante, pesante, qu'elle les oblige à s'exprimer. Ceux qui ne s'expriment pas, qui ne créent pas, existent évidemment moins.

Cet art est un art brisant : il saccage — et l'on songe au saccage que font dans un salon les enfants terribles. C'est une insurrection, en effet, d'enfants terribles, c'est-à-dire de consciences naïves, intègres, non résignées, non adaptées. Et là encore nous nous heurtons au tragique, car cette insurrection bute sur une véritable impasse : à la limite, la rage porte presque au goût du suicide. Il y a une atmosphère morbide, une atmosphère de mort répandue dans certaines œuvres de notre temps.

Tout se passe comme si la culture s'élevait contre l'homme ; il faut comprendre ce phénomène de rage destructrice : c'est celle qui se développe quand on est au fond d'une impasse et qu'on cogne sur les murs et qu'on ne peut pas en sortir, c'est la réaction de l'animal sauvage quand on l'enferme dans une cage. Les artistes, les créateurs de la culture sont sauvages, justement parce que ce sont des consciences intègres ; ils deviennent agressifs par désespoir. Cette agressivité s'exprime tour à tour dans une condamnation de la raison, de la morale et de la condition humaine tout entière.

Pour s'en prendre à la raison on va s'acharner à détruire l'objet, puisque l'objet est rationnel, comme je viens de le dire tout à l'heure. Destruction de l'objet : cela ouvre sur l'informalisme. Destruction du langage : cela ouvre sur ce langage poétique qui n'est fait que d'images et d'associations insolites, de métaphores. Destruction de l'ordre : et cela ouvre sur les œuvres labyrinthiques de notre temps, où le désordre devient le ressort principal de l'esthétique : il s'agit toujours de dépasser les relations abstraites, de briser l'objet et de détruire ce qui est le fondement même de notre puissance rationnelle sur le monde.

On s'attaque à la morale parce qu'elle est le sous-produit de l'ordre ; l'ordre rationnel dans les mœurs. Il s'agit alors de renverser tous les tabous — et jamais culture ne fut plus cynique que la nôtre : fêtes extraordinaires, saturnales fantastiques. La culture a toujours été une protestation contre le réel, un frisson de la vie qui rompt le contact et annonce une fièvre. Mais nous avons largement dépassé la marge de né-

gativité propre à toute création : nous sommes en présence d'un refus triomphant, et c'est ce refus qui suscite, de nos jours, les créateurs. Il est installé au cœur de la cité ; contraste incroyable ! D'une part, nos rues bordées de buildings fonctionnels, avec leurs magasins rutilants, et, d'autre part, ce qu'offrent à nos yeux nos galeries d'art, nos théâtres et les grands films de notre temps : un défi, une gifle permanente portée par la culture à cette apparente rationalité de la civilisation.

On ne s'étonnera pas, alors, que la culture débouche parfois sur un véritable refus de l'homme. Il est vraiment très frappant de constater, dans ces dernières années, la disparition du visage humain, et même de la présence humaine dans le monde de l'art. On ne peint plus le visage humain, on peint artificiellement des « natures pures », d'où l'homme est absent. On évite, par des œuvres pathétiques, d'évoquer des sentiments parce que ce serait trop proche de l'homme. Et c'est ainsi que la culture, paradoxalement, semble avoir éliminé l'homme de son horizon. On rejoint ainsi curieusement, dans la perspective de la culture, une conséquence extrême que je signalais tout à l'heure comme étant celle de l'antihumanisme propre à une certaine philosophie contemporaine.

Mais l'effet de la culture vivante actuelle est-il entièrement négatif ? Non, car cette culture s'acharne à détruire du négatif. Elle est vitale — j'allais dire « viscérale », elle se dresse contre une morale trop souvent faite de conventions mensongères et d'illusions idéalistes ; elle se dresse contre une religion institutionnalisée et intellectualisée jusqu'à l'os ; elle se dresse contre une société qui camoufle souvent sous des conforts superficiels ou des mots rassurants une inhumaine brutalité ; elle se dresse contre une civilisation déshumanisée qui a beaucoup trop bonne conscience d'elle-même. Vue sous ce jour, la culture actuelle apparaît comme un appel d'une vie étriquée à une vie plus profonde et plus large. Et, bien entendu, un appel de ce genre dans une atmosphère comme la nôtre ne peut pas se faire sans violence.

Que cherche-t-elle donc, notre culture ? Elle cherche dans

la nuit, en tâtonnant, sans bien s'en rendre compte ; mais quand on regarde les choses d'un peu près, on s'aperçoit que ce qu'elle cherche, ce sont précisément les valeurs qu'abandonne le plus la civilisation. C'est-à-dire d'abord, la *communication*. Nous avons parlé tout à l'heure de ce règne de l'abstrait qui nous sépare des autres, du monde et de nous-mêmes. La culture essaie, à un niveau très primitif et pour ainsi dire primordial, de rétablir le contact avec le concret, avec la chose même, surgie, offerte dans sa fraîcheur. C'est pourquoi elle est « sauvage », parce qu'elle tend volontairement vers la conscience et la présence au monde du primitif ou de l'enfant. Et que cherche la photographie, par exemple, sinon à nous révéler la plénitude d'un instant, un paysage singulier dans sa pure merveille, des choses que nous n'aurions pas songé à regarder parce que nous avons perdu l'habitude de regarder ? La culture se fait ainsi truchement, intermédiaire : elle nous réapprend à contempler. Et il est bien évident que toutes les manifestations actuelles de notre culture ne sont pas autre chose qu'un effort pour faire resurgir en nous une âme ancienne et presque oubliée.

Nous fabriquons artificiellement, nous offrons (sous forme d'images) du concret. Non pas des « scènes » rationnellement composées en vue de démontrer quoi que ce soit ou de provoquer tel ou tel sentiment, non ; nos œuvres sont privées de sens explicite mais elles fourmillent de signes et de symboles ; c'est ainsi que les choses apparaissaient aux enfants que nous fûmes et jadis aux primitifs, chargées, fourmillantes de signes et de symboles.

On a pu s'étonner de l'intrusion récente de la poésie dans tous les arts. C'est un fait que le roman est devenu poétique, que le théâtre est poétique, et que la peinture, souvent, avant d'être plastique est d'abord une poésie. Cette pénétration de la poésie — et je précise : d'une poésie qui n'est pas du tout littéraire, dans le sens technique du terme, mais d'une poésie très primitive — il me semble que cette invasion est très caractéristique. Elle tend à réveiller le dialogue avec les choses en suscitant en nous les puissances du rêve et de l'imaginaire.

Elle tend à faire resurgir le sens des symboles et des métaphores, et ce que nous appelions tout à l'heure le sens de l'émerveillement, le goût même de la célébration. Et c'est ainsi que la célébration s'unit vertigineusement, dans notre culture, à la révolte : ce sont les deux faces opposées d'un même phénomène.

Mon premier point, en effet, était de montrer que la culture actuelle, quant à ses vertus positives, tend à rétablir la communication. Je voudrais montrer maintenant qu'elle tend vers la *profondeur*.

Autant la civilisation va dans le sens de la puissance sur le monde, autant la culture va dans le sens de la profondeur. Elle s'efforce, disais-je, de dépasser l'objet, qui est superficiel. Elle veut valoriser les zones obscures de nos consciences. Elle s'attache à l'irrationnel, c'est-à-dire à tout ce qui échappe à la conscience claire et à la raison structurante. Notre culture est une culture inquiète et grave, bien différente, par exemple, de la culture heureuse que l'on a pu connaître autour de ce qu'on appelle la Belle Epoque. C'est une culture qui remue ingénument, de façon insolite, les plus grands problèmes et qui met sans cesse en question, dans sa totalité, l'existence. Je crois qu'elle est directement héritière du romantisme. C'est un romantisme qui se prolonge, mais un romantisme plus dur, plus amer, plus nu, parfaitement et totalement démystifié. Ce romantisme moderne a une extraordinaire puissance de pénétration. Il s'efforce en direction de l'expérience brute de l'existence. Et c'est pourquoi il se bat avec les moyens d'expression traditionnels pour essayer d'en tirer des effets nouveaux, une lumière qui irait au-delà des formes rigides du langage, au-delà du sens commun ; parfois même il s'agit pour lui de forcer sa voie au-delà des perceptions et de la sensibilité normales, jusqu'à la frénésie, jusqu'à la rupture. Il s'agit toujours de faire effraction en profondeur. Et quelques-uns iront jusqu'à l'ivresse des drogues, jusqu'à la folie inclusivement.

Et voilà que, vertigineusement encore, mon analyse des qualités positives de notre culture rejoint tout à coup l'aspect négatif que j'évoquais tout à l'heure.

Nous sommes en présence d'une culture anormale, qui s'est mise en contradiction totale avec la civilisation où elle vit, mais qui est en même temps dialectiquement articulée sur elle par un lien de corrélation négatif. Elle est le *négatif* de la civilisation. Toutes deux, parallèlement, se heurtent à une impasse, puisque toutes deux semblent sonner le glas de l'homme et semblent se heurter à une mort de l'homme symétrique, toutes deux complémentaires l'une de l'autre. D'un côté, l'homme de la civilisation qui tend à se supprimer en engendrant un robot ; de l'autre, l'homme de la culture qui tend à se supprimer en régressant à un niveau infra-rationnel où ne joue plus que l'automatisme de l'instinct. Une double barbarie — Bergson dirait peut-être une double frénésie — avec, au bout et symétriquement, deux automatismes de signes contraires, mais qui sont tout de même des automatismes : nous faudra-t-il opter entre le robot et le sauvage ? Tragique dilemme !

Dans les deux cas, l'homme semble détruire quelque chose d'essentiel qui est l'équilibre d'une conscience lucide, consciente de ses limites et de ses possibilités : ce que nous appelions la sagesse.

Faut-il parler d'un échec de l'humanisme ? Faut-il dire que l'homme est incapable de s'achever, d'être complet ? Et va-t-il vers une sorte d'écartèlement, de désintégration ?

Nous vivons une époque de transition. Et les époques de transition joignent aux promesses d'avenir de très grandes douleurs. Ce sont des moments cruels dans l'histoire, où le changement s'accélère jusqu'à la souffrance. L'humanisme, c'est l'homme qui s'engendre lui-même : tout engendrement ne se fait-il pas dans l'angoisse ? L'essentiel, c'est finalement, de tâcher de comprendre, d'y voir clair, d'analyser objectivement le mal dont nous souffrons et le mécanisme qui le provoque. Le meilleur moyen d'en sortir et de guérir ce mal, n'est-il pas d'abord de bien le comprendre ? comprendre, afin d'agir et de prévoir.

Jean ONIMUS